

JOURNAL ASIATIQUE

PÉRIODIQUE TRIMESTRIEL

X

EXTRAIT

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

TOME CCLXX

1982

NUMÉRO 3-4

LE VOYAGE EN TURQUIE.
DU TOURISTE ROMANTIQUE
AU VACANCIER D'AUJOURD'HUI

PAR

PAUL DUMONT

En avril 1833, le paquebot *François I^{er}* quitte le port de Naples pour un périple de quatre mois en Méditerranée et le long des côtes turques. Il y avait à bord, outre les membres de l'équipage et les domestiques, une cinquantaine de voyageurs dont le Prince Maximilien, héritier de la couronne de Bavière et frère du roi de Grèce. S'il faut en croire Marchebeus, un architecte français qui figurait au nombre des passagers, c'était la première fois qu'un bâtiment à vapeur allait «parcourir la Méditerranée et explorer dans un but d'agrément et d'instruction la Sicile, Malte, les Iles Ioniennes, la Turquie, l'Asie Mineure et l'Archipel»¹. Les armateurs du *François I^{er}* venaient donc, en quelque sorte, d'inventer la formule de la croisière touristique. L'événement avait été annoncé longtemps à l'avance dans les journaux et avait excité un si vif intérêt qu'une foule de curieux avait afflué vers Naples de tous les points de l'Europe pour assister à l'appareillage du paquebot².

Avec ses cinquante participants triés sur le volet, la croisière du *François I^{er}* ouvre timidement la voie au tourisme «organisé». Mais ce n'est que beaucoup plus tard que visiter Istanbul ou l'Anatolie deviendra quelque chose de relativement simple et banal. Vers 1850, malgré la multiplication des bateaux à vapeur desservant les principaux

¹ Marchebeus, *Voyage de Paris à Constantinople par bateau à vapeur*, Paris, 1839, p. xi.

² Marchebeus, *loc. cit.* Cf. également M.J. Giraudeau, *L'Italie, la Sicile, Malte, la Grèce, l'Archipel, les Iles Ioniennes et la Turquie. Souvenirs de voyage historiques et anecdotiques*, Paris, 1835. Giraudeau était un des compagnons de voyage de Marchebeus.

ports du bassin méditerranéen, le voyage en Orient apparaît encore comme une aventure individuelle réservée à quelques excentriques fortunés, amateurs de sensations rares. Il faudra attendre les dernières décennies du XIX^e siècle pour voir débarquer sur les quais de la gare de Sirkeci, terminus de l'Orient-Express, des cohortes entières de touristes assoiffés d'exotisme.

À l'époque de la révolution jeune-turque (1908) le tourisme en Turquie présente déjà un profil passablement «moderne». Le voyageur qui arrive à Istanbul, armé de son Baedeker ou de son Joanne, l'ancêtre des «Guides Bleus», dispose d'itinéraires prédigérés et peut, s'il le souhaite, voir l'essentiel en un minimum de jours. Des agences de voyage lui proposent des circuits bien rodés, ses chambres d'hôtel sont retenues à l'avance, divers anges tutélaires veillent sur sa sécurité et sa tranquillité. Ce n'est pas encore le tourisme de masse tel qu'il se présente aujourd'hui, mais le phénomène est amorcé.

* * *

Lorsqu'on jette un regard d'ensemble sur l'histoire du tourisme européen en Turquie depuis l'époque romantique jusqu'à nos jours, ce qui frappe surtout c'est l'importance des transformations survenues dans les modalités du voyage. Il n'y a pas grand chose de commun entre la façon dont se déroulait un périple touristique en Orient dans les années 1830 et les facilités offertes au vacancier d'aujourd'hui. En un siècle et demi, tout a changé: les moyens de transport, le coût du voyage, sa durée, l'infrastructure d'accueil mise à la disposition des étrangers, les itinéraires, l'équipement du touriste.

Dans la première moitié du XIX^e siècle, un voyageur un tant soit peu consciencieux consacrait au moins quatre ou cinq mois à l'exploration des principales villes de Turquie. C'était un minimum. Certains voyages couvrent un espace de temps beaucoup plus grand. Il fallut onze mois à Chateaubriand pour son itinéraire de Paris à Jérusalem (13 juillet 1806 - 5 juin 1807), le voyage en Orient de Gérard de Nerval dura douze mois (janvier 1843 - janvier 1844), celui de Lamartine s'étendit sur plus de seize mois (mai 1832 - septembre 1833). En 1860, l'*Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient* d'Adolphe Joanne et Émile Isambert, le premier né de toute une

série de guides touristiques, préconisait encore une durée optimale de douze à quatorze mois. Il est vrai que le périple proposé englobait l'Égypte, le Sinaï, la Palestine, la Syrie, l'Asie Mineure, Istanbul, les provinces de la Mer Noire, la Grèce, Malte et même le sud de l'Italie. Pour un circuit moins ambitieux (Athènes, Istanbul, Smyrne, Rhodes, Beyrouth, La Palestine, les Pyramides) il suffisait de disposer de trois mois.

Ce n'est que vers la fin du XIX^e siècle, avec le développement des voies ferrées, que les guides commenceront à proposer des voyages nettement plus courts. Dans la quatrième édition (1902) de l'ouvrage de Léon Rousset intitulé *De Paris à Constantinople*, on trouve un projet d'itinéraire d'un mois, avec un arrêt de cinq jours à Istanbul et une excursion de trois jours à Brousse³. Paru dans les mêmes années, le *Handbook for Travellers in Constantinople, Brûsa and the Troad* de C.W. Wilson semble même envisager la possibilité d'un aller-retour d'une durée n'excédant pas une quinzaine de jours⁴. À cette époque, toutefois, le trajet de Smyrne à Pergame constituait encore une véritable expédition qui exigeait quatre jours au minimum : la première journée était entièrement consacrée au voyage de Smyrne à Soma (158 kilomètres que le train parcourait en 10 heures avec un arrêt de deux heures et demie à Manisa); le deuxième jour, dans la matinée, on se rendait de Soma à Pergame (45 kilomètres, pour lesquels il fallait prévoir 5 à 6 heures); dans l'après-midi et dans la matinée du troisième jour on visitait les ruines de la ville basse et de l'Acropole; ensuite, il ne restait plus qu'à refaire le trajet en sens inverse et à rejoindre Smyrne le soir du quatrième jour⁵.

Ces périples interminables d'il y a seulement cent ans étaient assurément fatigants et semés d'embûches de toutes sortes. Mais il convient cependant de reconnaître que la façon dont voyageaient les touristes du XIX^e siècle permettait une connaissance beaucoup plus approfondie de la Turquie que les déplacements éclair auxquels sont accoutumés les vacanciers actuels. Lorsque Gérard de Nerval décide, en juillet

³ Guides Joanne, *De Paris à Constantinople*, Paris, 1902, p. 4.

⁴ C.W. Wilson, *Handbook for Travellers in Constantinople, Brûsa and the Troad*, Londres, 1900, pp. 2 et sv.

⁵ Guides Joanne, *De Paris à Constantinople*, 1902, pp. 114-116.

1843, de se rendre à Istanbul, il n'hésite pas à consacrer trois mois pleins à la visite de la capitale ottomane. Son récit constitue aujourd'hui encore une source de tout premier plan sur la vie de la société constantinopolitaine à l'époque des *Tanzimat*. Théophile Gautier, un peu plus tard, passera lui aussi plusieurs semaines à Istanbul. Son *Constantinople* qui sera constamment réédité jusqu'à la fin du XIX^e siècle, corrobore utilement le témoignage de Nerval⁶.

Les voyageurs du siècle passé n'étaient pas seulement plus généreux de leur temps que les touristes d'aujourd'hui. Ils étaient aussi, en général, mieux préparés au voyage. Il suffit, pour s'en rendre compte, de jeter un coup d'œil sur les pages introductives de différents guides touristiques antérieurs à 1900. Force nous est de constater que ceux-ci, bien que bourrés d'erreurs, proposaient en général à leurs lecteurs des aperçus extrêmement nourissants. Aucun guide d'aujourd'hui ne peut prétendre à égaler l'*Itinéraire descriptif* d'Isambert et Joanne paru en 1860.

Les guides ne suffisaient pas au siècle dernier à étancher la soif de savoir des touristes. Le voyage était bien souvent précédé, accompagné et suivi par un immense effort de lecture et de documentation. Avant de se rendre en Turquie, Gérard de Nerval avait déjà accumulé une foule de connaissances. En route, dès que l'occasion s'en présente, il continue de lire. Certains touristes particulièrement zélés allaient même jusqu'à s'efforcer d'apprendre les langues des régions qu'ils traversaient. Reprenons l'exemple de Nerval. En Égypte, il s'attelle à l'étude de l'arabe. À Istanbul, il témoigne d'un intérêt réel pour l'apprentissage du turc. Il ne s'agit certainement pas d'un cas isolé. L'*Itinéraire descriptif* d'Isambert et Joanne recommande d'emblée au candidat voyageur l'étude des langues orientales⁷. Le

⁶ La première édition définitive du *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval date de 1851. Nous avons utilisé pour notre part le texte publié en 1958 par Henri Lemaître (Paris, éd. Garnier frères). Le *Constantinople* de Théophile Gautier a paru pour la première fois en 1853. Dans les pages qui suivent, nous nous référons à l'édition de 1894.

⁷ «La première étude préparatoire que l'on doit recommander au futur voyageur est l'étude des langues. Une teinture, si faible qu'elle fût, des langues orientales serait d'un prix inestimable, mais c'est là une tâche difficile...», Adolphe Joanne et Emile Isambert, *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient*, Paris, 1860, p. xxvj.

même guide met à la disposition de ses lecteurs une notice de neuf pages très serrées sur la langue turque. Rédigée par le célèbre orientaliste Barbier de Meynard, cette notice donne au voyageur la possibilité de se débrouiller par ses propres moyens, à l'hôtel, au restaurant, dans un café, au hammam et dans de multiples autres circonstances. À l'hôtel, le touriste saura même dire : Rase-moi vite, car je suis très occupé aujourd'hui (*Tchapouk beni trach et zira tchoq ichum var bou gun*). Et au hammam : Baigneur je te confie ma montre, prends garde qu'elle ne s'égare (*Hammamdji, saatimi sana teslim ederim, saqoun, ah! gaip olmasoun*).

Bien entendu, on peut penser que les voyageurs n'avaient que rarement l'occasion d'utiliser ces phrases toutes faites. L'intention est néanmoins louable, puisque le but recherché était de favoriser autant que possible les contacts entre l'étranger et la population locale.

Une fois son voyage soigneusement préparé par d'instructives lectures, il ne restait plus au touriste qu'à rassembler les documents nécessaires — passeports, lettres de recommandation pour les membres des légations, les consulats, les médecins sanitaires, les agents des messageries, lettres de crédit — et à faire l'inventaire de ses bagages.

En raison de sa longueur, le voyage nécessitait un équipement très encombrant : des caisses ou des malles pleines de vêtements, de couvertures et de livres, une boîte de pharmacie, un nécessaire de toilette, des armes, parfois une tente, souvent une selle, etc. Bien entendu, il fallait pour s'occuper de tout ce matériel un ou plusieurs domestiques. Fonfrède, un compagnon de voyage de Gérard de Nerval, s'était même embarrassé d'une esclave javanaise achetée au Caire⁸. Ce n'est que très progressivement que l'on verra cet attirail s'alléger. En 1860, l'*Itinéraire descriptif* d'Isambert et Joanne conseille de remplacer les malles par une double sacoche en cuir, mais recommande encore d'emporter des couvertures, une selle à l'européenne, des instruments scientifiques (baromètre, thermomètre, sextant, boussole, appareils de photographie, un mètre pour prendre des mesures), des boîtes

⁸ Dans son *Voyage en Orient*, Gérard de Nerval parle longuement de cette esclave, mais il prétend que c'est lui qui l'avait achetée, pour en faire son épouse. L'introduction d'Henri Lemaître rétablit cependant la vérité.

de couleurs et, surtout, des armes destinées à intimider d'hypothétiques agresseurs.

Il faudra attendre la fin du siècle pour voir les guides touristiques commencer à prodiguer aux voyageurs des consignes de réelle modération. Dans le *De Paris à Constantinople* de 1902 on peut lire : «Surtout ne pas s'embarasser de gros colis, difficiles à transporter, à embarquer ou à débarquer; multiplier plutôt le nombre de petits colis, d'un maniement facile tels que valises à soufflet, étuis à chapeaux, sacs à main. L'essentiel est d'avoir assez de linge pour une huitaine de jours, et surtout deux vêtements appropriés aux écarts extrêmes de la température»⁹. Désormais, même si certains touristes continuent de s'encombrer de plusieurs malles, la règle est de se contenter d'un fourniment aussi restreint que possible. C'est qu'on ne s'équipe pas pour une escapade d'un mois de la même façon que pour un voyage de quatre à douze mois. C'est aussi assurément qu'avec la simplification croissante des voyages prévoir l'imprévisible semble de moins en moins nécessaire.

Cet allègement progressif des bagages se double d'une nette diminution du coût du voyage. En 1860 Isambert et Joanne évaluaient à 40 francs minimum la dépense quotidienne à prévoir pour un circuit en Orient. Le budget d'une expédition hors des sentiers battus, dans les «profondeurs de l'Asie Mineure» par exemple, pouvait atteindre 20 ou 30.000 francs¹⁰. Si l'on songe qu'à cette époque la dépense ménagère globale d'une famille de quatre personnes de la moyenne bourgeoisie parisienne se situait autour de 350 francs par mois¹¹, on ne peut manquer d'être stupéfait par l'énormité des chiffres avancés par les auteurs de l'*Itinéraire descriptif*. Quelques décennies plus tard, L. de Launay estimera qu'un «homme sans prétention» peut se tirer d'affaire en Turquie avec 25 à 30 francs par jour¹². Il s'agit encore d'une somme considérable. Par rapport à 1860 cependant la baisse est sensible, surtout si l'on tient compte de l'élévation générale du

⁹ *De Paris à Constantinople, op. cit.*, p. 5.

¹⁰ Isambert et Joanne, *op. cit.*, p. xxv.

¹¹ Jean-Paul Aron, *Essai sur la sensibilité alimentaire à Paris au 19^e siècle*, Paris, 1967, p. 122.

¹² L. de Launay, *La Turquie que l'on voit*, Paris, 1912, p. 19.

coût de la vie en Europe depuis 1895. Le processus de la démocratisation du voyage en Orient est de toute évidence enclenché.

C'est essentiellement, est-il besoin de le dire, grâce à l'essor des nouveaux moyens de communication, notamment des transports ferroviaires, que courir le monde cesse progressivement d'être une fantaisie ruineuse. La multiplication des lignes de chemin de fer à partir des dernières décennies du XIX^e siècle eut également une autre conséquence : celle de « banaliser » certains itinéraires, réservés jusque-là à des esprits particulièrement aventureux. Avant les années 1870, le voyageur ordinaire se contentait généralement de visiter les hauts lieux touristiques du littoral : Smyrne, les îles de l'Égée, la Troade, Istanbul. Pour oser s'enfoncer dans l'intérieur des terres, il fallait une bonne dose d'intrépidité. Les diverses voies ferrées qui traversent la Turquie d'Europe et l'Anatolie à la fin du XIX^e siècle créent des conditions nouvelles. Désormais, le touriste peut, s'il le désire, se rendre en deux jours d'Istanbul à Ankara, en suivant un itinéraire vivement recommandé par les guides. Il a également la possibilité de rayonner à partir de Smyrne, de Mersin et — jusqu'à la guerre des Balkans — de Salonique. En combinant le train, le bateau et un véhicule à traction animale, il peut avoir accès à toute une gamme d'excursions. Vers 1900, les principaux circuits d'aujourd'hui sont déjà en place. Seuls manquent encore à l'appel la Cappadoce et l'Anatolie de l'Est.

Moyen de transport rapide, bon marché et relativement confortable, le train contribua puissamment au développement du tourisme en Turquie. Dès avant la première guerre mondiale, nous l'avons déjà noté, on voit poindre grâce au rail l'aube des grandes invasions saisonnières du XX^e siècle. Mais, bien entendu, les choses n'en sont encore qu'au stade des premiers balbutiements. Ce n'est qu'après 1950 que le cap des 100.000 visiteurs annuels sera franchi et que le tourisme commencera à être considéré comme un facteur important dans l'animation de l'économie turque¹³.

* * *

¹³ D'après une enquête de l'*International Tourism Quarterly*, 1977, n° 3, p. 37, le nombre des entrées touristiques en Turquie s'élevait à 198.228 en 1962 et à 574.055 en 1967. C'est en 1963 que le cap du million fut franchi. En 1976, la Turquie avait accueilli 1.675.846 visiteurs.

Que viennent donc faire en Turquie ces cohortes de touristes chaque année plus fournies? En premier lieu, bien entendu, visiter le patrimoine historique et artistique du pays. Pour le voyageur du XIX^e siècle comme pour le vacancier d'aujourd'hui, la Turquie c'est tout d'abord Sainte-Sophie, la mosquée bleue, le Palais de Topkapi, les ruines de Pergame ou d'Éphèse, les vestiges de Troie. Depuis l'époque romantique, la liste des monuments «à voir» ou «valant le déplacement» n'a pas beaucoup changé. On retrouve dans *Le guide du routard* destiné aux jeunes auto-stoppeurs des années 1970 à peu près les mêmes hauts lieux touristiques que dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* de Chateaubriand. Si l'on en juge d'après les guides de voyage, la manière de regarder les choses ne s'est pas beaucoup renouvelée non plus. La dernière édition du *Guide Bleu* propose aux touristes une vision du monde monumental qui semble être issue en droite ligne de l'*Itinéraire descriptif* d'Isambert et Joanne. À plus d'un siècle de distance, on se trouve en présence des mêmes jugements esthétiques et de la même conception hautement sélective d'un passé réduit à ses monuments les plus saillants.

Mais la plupart des touristes, ceci dit, ne font pas que visiter des ruines antiques ou des mosquées. Le tourisme «culturel» se double presque toujours d'une tentative d'approche humaine. L'étranger flâne dans les rues, regarde les boutiques, parle avec des interlocuteurs de rencontre, goûte à des mets nouveaux, observe les coutumes de la population. Il s'efforce en un mot de prendre le pouls d'une société différente de la sienne.

Il est frappant de constater que dans les ouvrages des voyageurs, ces aspects «humains» du voyage l'emportent largement sur les pré-occupations proprement culturelles. Autant les guides touristiques mettent l'accent sur les monuments, autant les livres de voyage cherchent, au contraire, à témoigner d'un style de vie. L'exemple le plus typique que l'on puisse citer est peut-être le *Constantinople* de Théophile Gautier, dont la première édition date du milieu du XIX^e siècle. Dans cette œuvre, qui fut en son temps un *best-seller*, les richesses architecturales d'Istanbul sont à peine évoquées: quelques lignes éparées ici et là. Par contre, les petits croquis pris sur le vif, les notations sur les mœurs et les coutumes, les descriptions de la vie économique et sociale ne cessent de s'accumuler au fil des pages.

L'optique de Théophile Gautier ne constitue pas une exception. Celle de Gérard de Nerval, par exemple, est à peu près la même. Plus près de nous, les notes de voyage d'André Gide ou de Georges Duhamel, pour ne mentionner que ces deux noms illustres, donnent pareillement la priorité au milieu humain.

Ce sont naturellement les aspects les plus «caractéristiques» de la vie turque qui retiennent surtout l'attention du touriste. Et d'abord, tout ce qui touche à la religion. Au XIX^e siècle, les voyageurs s'intéressaient beaucoup à l'Islam. Les coutumes du Ramadan, les derviches tourneurs, les prières à la mosquée, les festivités du Bayram occupent une place importante dans le récit de Théophile Gautier. Le *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval vient également témoigner de la fascination qu'exerçait à cette époque la religion musulmane sur le visiteur européen. De nos jours, les choses n'ont pas vraiment changé. Malgré les mesures de laïcisation intervenues au lendemain de la proclamation de la République, l'Islam turc est resté vivace et continue d'intriguer l'étranger de passage. On peut même dire que les prises de position anticléricales des autorités républicaines n'ont fait que stimuler la curiosité du touriste.

Autre thème privilégié de réflexion : les institutions politiques. Les guides touristiques sont en général assez discrets en cette matière, sans doute par crainte de s'engager sur un terrain glissant. Par contre, bon nombre de voyageurs n'hésitent pas à formuler des jugements sur le fonctionnement du pouvoir en Turquie. C'est ainsi qu'en leur temps les réformes de Mahmut II puis celles de ses successeurs suscitèrent d'abondants commentaires. Singulièrement, ces tentatives d'occidentalisation des institutions ne semblent pas avoir été toujours vues d'un très bon œil. Nostalgiques d'un passé «barbare», certaines sensibilités romantiques s'accommodaient mal de cette mise de la Turquie au goût du jour. Dans la foulée de Théophile Gautier et de Gérard de Nerval, voici par exemple ce qu'écrivait Pierre Loti peu de temps après l'adoption de la constitution de 1876 : «Voilà cette pauvre Turquie qui proclame sa constitution ! Où allons-nous et dans quel siècle avons nous reçu le jour ? Un sultan constitutionnel, cela déroute toutes les idées qu'on m'avait inculquées sur l'espèce (...). Moi qui considère comme facéties toutes les choses sérieuses, la politique sur-

tout, je me dis qu'au point de vue de son originalité la Turquie perdra beaucoup à l'application de ce nouveau système»¹⁴. Cependant, au début du XX^e siècle, après trente années d'absolutisme hamidien, c'est un tout autre son de cloche. La révolution jeune-turque soulève l'enthousiasme quasi-unanime des visiteurs étrangers. C'est que devant les dangers réels qui guettent l'Empire ottoman à cette époque, le retour à un système de gouvernement de type occidental dûment chaperonné par les puissances européennes apparaît désormais comme la seule planche de salut possible.

Au lendemain de la première guerre mondiale, la révolution kémaliste suscita, est-il besoin de le dire, un élan de sympathie encore plus massif. Il y a lieu de penser que, durant les premières années de la République, une bonne partie des Européens qui se rendaient en Turquie y allaient tout autant pour observer la révolution en marche que pour visiter le patrimoine historique du pays. Ce «tourisme politique» a donné naissance à de nombreuses œuvres. Il suffit de citer ici l'ouvrage de Georges Duhamel, *La Turquie nouvelle, puissance d'Occident*, publié en 1954. Ce bref livre, dû à un des bons écrivains français de ce siècle, témoigne de façon éloquente de l'immense intérêt que suscita en Europe, et notamment en France, le grand mouvement de réformes mis en chantier par Mustafa Kemal.

Passons à la vie quotidienne. Celle-ci, «pittoresque» à souhait, occupe dans les livres de voyage une place de choix. Les voyageurs — ou du moins la plupart d'entre eux — aiment à raconter leurs flâneries et, nous l'avons déjà souligné, parsèment volontiers leur récit de «choses vues». Chacun a ses thèmes privilégiés. Gérard de Nerval, par exemple, consacre un joli chapitre aux buveurs d'eau d'Istanbul, laissant naturellement entendre que rien ne vaut, en matière de boisson, le bon vin. On doit au même Gérard de Nerval des développements très instructifs sur les divertissements populaires à l'époque du Ramazan. Théophile Gautier, pour sa part, décrit longuement les cafés, les bazars, les boutiques, les bains de la capitale ottomane et consacre quelques pages très colorées à l'«un des premiers besoins du Turc», la consommation du tabac. Chez certains auteurs — et non

¹⁴ *Azryadé*, Eyoub à deux, XVI.

des moindres — on trouve aussi d'intéressantes remarques sur la cuisine turque.

Il ne faut évidemment pas chercher dans ces croquis une approche «scientifique» des réalités turques. Un livre de voyage n'est pas un ouvrage de sociologie ou d'ethnologie. Les hommes de lettres qui nous parlent de la Turquie voient les choses à travers le prisme de leur propre sensibilité et il leur arrive de ne retenir de leurs multiples expériences de voyageur que le motif pittoresque susceptible d'aguicher le lecteur. Mais, ceci étant dit, force nous est de reconnaître que, même enjolivées, même empreintes d'une forte dose de subjectivité, les notations d'un Lamartine, d'un Nerval ou d'un Gautier viennent constituer un témoignage d'une valeur inestimable.

Les livres de voyage — ceux du moins qui sont l'œuvre d'un grand écrivain — présentent cependant un grave inconvénient : celui de continuer à être lus longtemps après la date de leur première parution. Ils contribuent de la sorte à accréditer un certain nombre d'idées devenues totalement anachroniques.

Le cas le plus typique que l'on puisse citer est celui du *Constantinople* de Théophile Gautier. La première édition de ce livre date de 1853 et traite du voyage que l'auteur d'*Émaux et Camées* fit en Orient en 1852. L'ouvrage connut un tel succès qu'il fut constamment réédité jusque dans les dernières années du XIX^e siècle. Mais bien entendu, Istanbul avait entre-temps beaucoup changé. Elle était devenue une ville moderne, très profondément influencée par les modes de vie d'Occident. Les lecteurs de Théophile Gautier, cependant, continuaient de l'imaginer telle qu'elle était sous le règne d'Abdülmeçit, avec ses caïques, ses cimetières-promenades, ses marchands de tabac, etc. Le plus grave est que les descriptions de Théophile Gautier avaient été reprises presque textuellement par Isambert et Joanne dans leur *Itinéraire descriptif* paru en 1860. À cette époque, elles gardaient encore une certaine actualité. Mais, comment ne pas s'étonner de les retrouver, après plus d'un demi siècle, dans le *De Paris à Constantinople* de 1920?

Le plus stupéfiant est de rencontrer à nouveau les mêmes descriptions, à peine retouchées, dans le Guide Bleu, *Roumanie - Bulgarie - Turquie*, publié en 1933, dix ans après la proclamation de la République. C'est ainsi, par exemple, qu'on peut lire dans cet ouvrage

que «le costume turc se compose d'une large culotte flottante, d'une veste non boutonnée, aux manches larges et évasées, et, par dessus le tout, d'un cafetan». Les principales rubriques relatives à la vie turque sont empruntées à l'*Itinéraire descriptif* de 1860: les cafés, le tabac, les bains publics, les hans, les cimetières, les chiens de rue, les bazars, etc. On reconnaît sans peine, dans cette énumération, quelques uns des thèmes favoris de Théophile Gautier. Par rapport aux éditions précédentes du guide, on note certes quelques modifications (au chapitre de la religion, par exemple, on apprend, au terme de tout un développement sur les derviches, que ceux-ci n'existent plus depuis 1925), mais, dans l'ensemble, on se croirait encore à l'époque d'Abdülmecit.

Ce n'est qu'en 1958 que les Guides Bleus allaient publier un volume *Turquie* entièrement remanié. Cet ouvrage se hasarde enfin à faire table rase de la Turquie du XIX^e siècle. Mais à quel prix! La vie quotidienne y est tout bonnement passée sous silence. D'autres guides, parus depuis, se sont heureusement efforcés de combler cette regrettable lacune en donnant de la Turquie d'aujourd'hui une image quelque peu schématique mais tout de même relativement proche des réalités.

Les mythes ont cependant la vie dure. Servis par leur immense talent, les voyageurs romantiques ont réussi à imposer un certain nombre de «clichés» qui, encore de nos jours, continuent de hanter l'imagination de bon nombre de profanes. C'est ainsi, par exemple, que l'image de la femme turque enveloppée dans d'amples vêtements de soie multicolore et au visage recouvert d'un *yachmak* de mousseline fait toujours recette, malgré les multiples ouvrages qui se sont efforcés, au cours de ces dernières décennies, de mettre les choses au point.

La longévité de tels anachronismes a de quoi surprendre. Faut-il supposer que les Européens, ou tout au moins une partie d'entre eux, portent en eux l'image d'une Turquie de légende, irrémédiablement différente des pays d'Occident, et qu'ils se refusent à la voir changer? Nous avons noté plus haut que certains voyageurs du siècle passé n'hésitaient pas à exprimer leur nostalgie des temps où la Turquie n'était pas encore «gâtée» par les réformes. Cette Turquie du passé représentait en quelque sorte à leurs yeux l'antipode mythique d'un Occident dont la modernité leur semblait par trop banale. C'est

peut-être d'une nostalgie comparable que dérive la permanence, aujourd'hui, de certaines idées reçues.

* * *

La Turquie du touriste, nous l'avons déjà souligné, c'est un patrimoine historique et artistique d'une richesse inouïe, une succession de paysages, une religion, des institutions politiques et sociales, un cadre de vie... Mais c'est aussi, naturellement, un peuple avec ses caractères physiques, sa mentalité, ses traditions, ses mœurs. Les livres de voyage—surtout ceux du XIX^e siècle—accordent souvent une place importante aux hommes. Ils abondent en jugements sur les qualités et les défauts des Turcs et proposent d'innombrables portraits de types humains. La plupart des guides comportent, de même, une rubrique «population», plus ou moins copieuse selon les cas, dont le but est de donner au voyageur une vision globale des habitants du pays. Il y a là tout un ensemble de textes fort instructifs, qui fournissent d'intéressantes indications sur l'image que les Européens se font du peuple turc.

Disons d'emblée que cette abondante littérature véhicule des points de vue très dissemblables. Certains auteurs sont résolument turcophiles. D'autres, et non des moindres, témoignent d'une turcophobie militante.

Tournons-nous d'abord vers ces derniers. Au XIX^e siècle, ils ont pour chef de file, en France, un des précurseurs les plus illustres du romantisme, Chateaubriand. Son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* revêt, par moments, l'allure d'une véritable croisade anti-turque. Il a des mots extrêmement durs pour les hommes qu'ils rencontre sur son chemin. Voici, par exemple, comment il envisage la population musulmane d'Istanbul :

«Aucun signe de joie, aucune apparence de bonheur ne se montre à vos yeux : ce qu'on voit n'est pas un peuple, mais un troupeau qu'un imam conduit et qu'un janissaire égorge. Il n'y a d'autre plaisir que la débauche, d'autre peine que la mort (...). Au milieu des prisons et des bagnes s'élève un sérail, capitole de la servitude : c'est là qu'un gardien sacré conserve soigneusement les lois primitives de la tyrannie. De pâles adorateurs rôdent sans cesse autour du temple, et viennent apporter leurs têtes à l'idole. Rien ne peut les soustraire

au sacrifice; ils sont entraînés par un pouvoir fatal: les yeux du despote attirent les esclaves, comme les regards du serpent fascinent les oiseaux dont il fait sa proie»¹⁵.

L'Itinéraire est jalonné de bien d'autres jugements du même type. Chateaubriand manie le mépris et l'injure avec férocité. Les Turcs, tels qu'il les voit, sont porteurs de tous les vices, de tous les travers, de toutes les faiblesses de la création. Ils lui semblent non seulement sauvages et cruels, mais encore superstitieux, malpropres, paresseux, avarés, intéressés, serviles, fanatiques... La liste de leurs mauvaises dispositions naturelles est véritablement accablante. Au terme d'une longue diatribe contre les méfaits des Turcs, notre voyageur va même jusqu'à s'écrier: «Je ne connais point de bête brute que je ne préfère à un pareil homme!»¹⁶.

Impossible de ne pas être profondément choqué par une telle violence verbale. Il est à noter cependant que le cas de Chateaubriand n'a rien de singulier. En ce début du XIX^e siècle, la turcophobie est un mal largement répandu en Europe. Les ouvrages où les Turcs sont présentés sous un jour défavorable foisonnent. Un exemple, parmi d'autres: le *Petit voyage autour du monde*, paru sans nom d'auteur à Bruxelles en 1838. Dans ce petit livre écrit pour les «jeunes écoliers» afin de «leur faciliter l'étude de la géographie», on peut lire à la fin de la section consacrée à l'Europe:

«Il ne nous reste plus à voir de l'Europe qu'un peuple qui ne ressemble guère aux autres Européens; ce sont les Turcs. Par leurs mœurs, leur religion, leur costume, les Turcs diffèrent entièrement de nous. Nous sommes chrétiens, et ils sont mahométans, nous cultivons les lettres et les beaux arts, ils cultivent l'ignorance; nos femmes sont libres, les leurs sont renfermées; les nôtres sont nos compagnes, les leurs sont leurs esclaves; nous portons un vêtement court, ils en portent un long; nous aimons à parler, à converser, ils sont silencieux, taciturnes; nos idées et nos sentiments nous portent vers la liberté, ils regardent le despotisme comme le meilleur gouvernement...»¹⁷.

¹⁵ François-René de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Paris: Les productions de Paris, 1963, p. 164.

¹⁶ *Op. cit.*, p. 139.

¹⁷ Cité par Livio Missir Reggis Mamachi di Lusignano, *L'Europe avant l'Europe. Voyages belges de ma bibliothèque*, Bruxelles: Arts et Voyages, 1979, p. 45.

Même le fait de porter des vêtements longs, on le voit, est présenté comme un signe de barbarie. Cette turcophobie viscérale a comme des relents de guerre de religion. Elle est le fruit amer des luttes acharnées qui, pendant des siècles, ont opposé l'Occident au monde de l'Islam. Mais elle a aussi une autre cause, plus immédiate. Elle est, en effet, le sous-produit naturel du philhellénisme qui faisait rage à cette époque parmi les élites littéraires et politiques de l'Europe.

Dès les années 1830, toutefois, on sent que le vent commence à tourner. La haine cède progressivement la place d'abord à une certaine compréhension, puis à une turcophilie de plus en plus active.

La parution, en 1835, du *Voyage en Orient* de Lamartine marque à cet égard un tournant décisif. Au fanatisme borné de Chateaubriand et de bon nombre de ses contemporains, l'auteur des *Méditations*, qui est parti en Orient sans le moindre préjugé, avec une curiosité sans cesse en éveil, oppose d'emblée une approche totalement différente du peuple turc. Chateaubriand n'avait pour le monde de l'Islam que des mots durs et blessants. Lamartine témoigne au contraire d'une remarquable ouverture d'esprit et ne juge jamais qu'avec pondération et tolérance. Cette ouverture d'esprit le conduit à nourrir une réelle admiration pour les Turcs. Il va même jusqu'à les préférer à ses propres concitoyens.

«Placez un Turc entre dix Européens», écrit-il quelque part, «vous le reconnaîtrez toujours à l'élévation du regard, à la gravité de la pensée imprimée sur ses traits par l'habitude, et à la noble simplicité de l'expression...»¹⁸.

Certes, les Turcs de Lamartine ont des défauts — la superstition et la paresse notamment — mais leurs qualités pèsent beaucoup plus lourd dans la balance. Ils sont braves, hospitaliers, pieux, charitables, tolérants, respectueux de la tradition, réfléchis... Le *Voyage en Orient* abonde en épithètes positives et louangeuses. Lamartine semble avoir été surtout frappé par la tolérance religieuse de ses hôtes. Il y revient en maint endroit. Voici par exemple ce qu'il écrit, après avoir noté

¹⁸ *Souvenirs, impressions, pensées et paysages, pendant un voyage en Orient*, Paris, 1845, p. 364, cité par Moënis Taha-Hussein, *Le romantisme français et l'Islam*, Beyrouth: Dar al-maaref, 1962, p. 128.

que de nombreux chrétiens vivent aux abords des Lieux-Saints de Palestine :

« Les Turcs ne les inquiètent nullement, au contraire, ils les protègent. C'est le peuple le plus tolérant de la terre, et qui comprend le mieux le culte et la prière dans quelque langue ou sous quelque forme qu'ils se montrent à lui. Il ne hait que l'athéisme, qu'il trouve, avec raison, une dégradation de l'intelligence humaine, une insulte à l'humanité bien plus qu'à l'être évident, Dieu... »¹⁹.

Parmi les autres aspects du caractère turc que Lamartine estime particulièrement, on trouve la piété, la charité et, dans un ordre d'idées un peu différent, la bonté envers les animaux. Ce dernier trait est peut-être un de ceux qui le touchent le plus. Il en parle à plusieurs reprises, notamment dans les pages consacrées à Istanbul²⁰.

Le *Voyage en Orient* est, en France, le premier ouvrage marquant de l'époque romantique où les Turcs apparaissent sous un jour favorable. On peut penser qu'il fut pour beaucoup dans la progressive atténuation des préjugés anti-turcs qui sévissaient à cette époque en Europe. Mais Lamartine ne fut pas le seul artisan de ce retournement partiel d'opinion. De nombreux voyageurs et écrivains participèrent dans ces mêmes années à la réhabilitation des Turcs. Seuls quelques spécialistes connaissent aujourd'hui les noms de J. Giraudeau, de Marchebeus, de R. Spitaëls ou de J. B. Huysmans. Même s'ils n'eurent jamais l'audience d'un Lamartine, ces écrivains et bien d'autres encore contribuèrent efficacement au renforcement de la turcophilie en Europe²¹.

¹⁹ Cité par M. Taha-Hussein, *op. cit.*, p. 135.

²⁰ « Les Turcs vivent en paix eux-mêmes avec toute la création animée et inanimée : arbres, oiseaux ou chiens, ils respectent tout ce que Dieu a fait; ils étendent leur charité à ces pauvres espèces, abandonnées ou persécutées chez nous. Dans toutes les rues, il y a de distance en distance des vases pleins d'eau pour les chiens du quartier, et ils font quelquefois en mourant des fondations pieuses pour qu'on jette du grain aux tourterelles qu'ils nourrissent pendant leur vie... »; cité par M. Taha-Hussein, *op. cit.*, p. 133.

²¹ L'ouvrage de Livio Missir déjà cité donne d'intéressants aperçus sur les œuvres de certains de ces écrivains « mineurs ». Au XIX^e siècle, plusieurs centaines de récits de voyage furent consacrés à l'Orient. Cf. à ce propos Shirley Howard Weber, *Voyages and Travels in the Near East During the XIXth Century* (Catalogues of the Gennadius Library I), Princeton, 1952, 250 p. Cet ouvrage comporte 1206 numéros et cite environ 900 auteurs.

Vers le milieu du XIX^e siècle, le courant turcophile allait s'enrichir de deux recrues majeures : Gérard de Nerval et Théophile Gautier. L'un et l'autre furent, chacun avec sa sensibilité propre, des apologistes zélés du peuple turc. À des nuances près, on retrouve dans leurs œuvres les mêmes appréciations flatteuses que chez Lamartine. Tous deux louent la piété, le courage, la sagesse, la politesse, la tolérance, l'hospitalité des Turcs. Leur enthousiasme est quasiment inconditionnel. Ils trouvent excuse à tout. C'est ainsi, par exemple, que Gérard de Nerval, prenant le contrepied des écrivains des décennies précédentes qui ont ancré dans l'esprit des Européens la conception d'un Orient passablement libidineux, va jusqu'à se faire le champion de la sensualité turque en la justifiant par l'impérieuse nécessité de perpétuer la race²². L'Oriental, quels que soient ses travers, a toujours raison. Pour Gérard de Nerval et pour Théophile Gautier, la manière d'être des Turcs constitue un subtil et admirable équilibre de barbarie et de civilisation. Ce fragile équilibre constitue à leurs yeux un modèle qu'ils ne cessent d'opposer à la décadence morale et spirituelle de l'Occident.

Malgré les succès enregistrés par le courant turcophile, il convient de souligner que l'enthousiasme presque sans faille d'un Nerval ou d'un Gautier représente encore, en ce milieu du XIX^e siècle, quelque chose d'assez exceptionnel. D'autres écrivains de la même période donnent des Turcs une image plus mitigée²³. Dans le dernier tiers du XIX^e siècle, on assistera même — il semble que ce soit en réaction aux

²² Voir à ce propos M. Taha-Hussein, *op. cit.*, pp. 309-310, qui cite, entre autres, le texte suivant de Nerval : «... Je regretterais qu'on eût pu voir dans le tableau des coutumes bizarres rapportées plus haut l'intention d'inculper les musulmans de libertinage. Leurs croyances et leurs coutumes diffèrent tellement des nôtres que nous ne pouvons les juger qu'au point de vue de notre dépravation relative. Il suffit de se dire que la loi musulmane ne signale aucun péché dans cette ardeur des sens, utile à l'existence des populations méridionales décimées tant de fois par les pestes et par les guerres. Si l'on se rendait compte de la dignité et de la chasteté même des rapports qui existent entre un musulman et ses épouses, on renoncerait à tout ce mirage voluptueux qu'ont créé nos écrivains du dix-huitième siècle ».

²³ Par exemple l'illustre feld-maréchal mecklembourgeois Helmuth von Moltke qui se trouva en Turquie dans les dernières années du règne de Mahmut II, ou bien Miss Pardoe dont les ouvrages concernent également les années trente du XIX^e siècle.

excès du régime absolutiste d'Abd-ul-hamid II — à une nette résurgence des préjugés anti-turcs²⁴.

L'*Itinéraire descriptif* d'Isambert et Joanne, le premier maillon de toute une lignée de guides dont l'ultime rejeton n'est autre que l'actuel Guide Bleu, permet de se faire une assez bonne idée de la façon dont les « tièdes » voyaient les choses.

Dans l'ensemble, ses auteurs considèrent le peuple turc sous un jour assez favorable. Ils lui reconnaissent de nombreuses qualités : probité, politesse, bonne foi, observation minutieuse des lois et des convenances de l'hospitalité²⁵. Mais à l'occasion, il leur arrive aussi de mettre l'accent sur des traits négatifs. C'est ainsi, notamment, qu'ils déplorent l'« orgueil excessif de race » des Turcs. Ils s'en prennent également, avec une certaine insistance, à leur « immoralité » en matière sexuelle (c'est bien entendu la polygamie qui est essentiellement en cause). D'une manière générale, on sent à la lecture de leur ouvrage que leurs sentiments vis-à-vis des Turcs sont passablement mêlés.

Cette attitude mi-figue mi-raïsin, nous la retrouverons, jusqu'au début du XX^e siècle, dans tous les guides relatifs à l'Orient de la collection Joanne²⁶. Elle ne s'applique du reste pas qu'aux Turcs. Les Grecs, les Arméniens, les Albanais, les Bulgares, les Cotzovaques, les Juifs ont eux aussi droit à un mélange de sympathie et de prévention.

L'édition de 1902 de l'itinéraire de *Paris à Constantinople* fournit un bon exemple de ces panachages systématiques. « Le Turc », y lit-on, après un développement sur les caractères physiques de la population anatolienne, « est bon et franc ; il a le sens de la justice et de la loyauté ; on ne le verra jamais maltraiter les animaux, et la trahison lui est odieuse. Mais il ressent vivement l'injustice, les injures et les humiliations, et s'il sait dissimuler sous les dehors de l'urbanité le ressen-

²⁴ Pour se faire une idée de cette résurgence de la turcophobie à la fin du XIX^e siècle, voir par exemple, dans le domaine des livres destinés aux touristes, l'ouvrage de H. Barth, *Constantinople*, paru en 1903, dans la collection « Les villes d'art célèbres » de H. Laurens (Paris).

²⁵ Isambert et Joanne, *op. cit.*, p. 314.

²⁶ Les autres guides de l'époque, en particulier le *Murray's Handbook* et le *Baedeker*, se veulent plus « objectifs » et évitent en général, de porter des jugements qui pourraient être « choquants ».

timent qu'il en éprouve, il ne manque jamais d'en tirer vengeance à la première occasion». Les termes sont, on le voit, choisis avec soin et le balancement est adroit. Il n'en reste pas moins que les compléments de la première phrase sont quasiment annulés par les réserves formulées à la phrase suivante. Dans le reste du passage on retrouve constamment ce va-et-vient de louanges et de critiques. C'est ainsi par exemple qu'après avoir longuement vanté l'hospitalité du Turc, l'auteur du guide ajoute : «Mais il ne faudrait pas en abuser pour trahir sa confiance, il serait impitoyable». Quelques lignes plus loin on lit de même, à propos des rapports entre musulmans et non musulmans : «Chevaleresque jusque dans ses défauts, le Turc aime à goûter le plaisir de la protection; en revanche il est avide de domination et la résistance le rend cruel». Même souci de l'antithèse dans la suite du texte : «le Turc», y apprend-on, «est flâneur plutôt que paresseux, et les nonchalantes rêveries du *kiéf* ont pour lui, un charme sans pareil». La phrase, il faut en convenir, est joliment tournée. Mais immédiatement après c'est le coup de massue : «Inhabile aux spéculations du commerce et de l'industrie, le Turc regarde tout travail comme indigne de lui»²⁷.

Ce n'est qu'avec le Guide Bleu de 1933 que les appréciations positives l'emporteront définitivement sur les coups de griffe. Dans cette ultime édition du vénérable itinéraire *De Paris à Constantinople* (présenté sous le titre *Roumanie, Bulgarie, Turquie*) tous les mots désobligeants sont systématiquement gommés. Les Turcs ne se voient plus reprocher que deux choses : d'abord «la douce et invétérée habitude» du bakchich; ensuite l'«odieuse coutume» du marchandage (*pazarlik*). Ces réserves disparaîtront dans la première édition du guide *Turquie* paru en 1958.

La révolution kémaliste fut probablement pour beaucoup dans ces expurgations successives. Les nouveaux dirigeants de la Turquie avaient, dès les premières années de la République, proclamé bien haut leur intention de métamorphoser leurs concitoyens. Ils avaient élaboré tout un programme d'action visant à européeniser la Turquie. Ils s'étaient attachés à lutter contre l'ignorance, la superstition, les cou-

²⁷ *De Paris à Constantinople, op. cit.*, pp. 152-153.

tumes jugées rétrogrades et, d'une façon générale, contre tout ce qui pouvait faire obstacle au progrès social du pays. Face à tant de bonne volonté, il eût été assurément inconvenant de ressasser d'anciens préjugés.

Cette sympathie inconditionnelle manifestée par les Guides Bleus d'après 1930 vis-à-vis du peuple turc, nous la retrouvons dans pratiquement tous les ouvrages sur la Turquie publiés au cours du dernier demi-siècle. Là encore, c'est l'immense impression produite en Europe par la révolution kémaliste qui fut décisive. Du jour au lendemain, par la volonté de Mustafa Kemal et de ses compagnons, les Turcs avaient entrepris de créer un État moderne, résolument tourné vers l'Occident. Le fait était tellement remarquable — et somme toute tellement flatteur pour les Occidentaux — qu'il donna naissance à tout un flot d'œuvres enthousiastes. Cette littérature apologétique fut surtout abondante dans les premiers temps de la République. À cette époque, l'expérience kémaliste ne faisait que démarrer et suscitait, par là même, une grande curiosité. En quelques années, on vit paraître en France des dizaines d'ouvrages consacrés à la Turquie nouvelle.

Naturellement, avec ces œuvres post-républicaines — dont un des exemples les plus typiques est le livre de Georges Duhamel déjà cité — nous sommes très loin désormais de la littérature turcophile du XIX^e siècle. Un Lamartine, un Gérard de Nerval, un Théophile Gautier étaient surtout sensibles à l'exotisme de la Turquie. Ils vantaient, chez les Turcs, des qualités qui leur semblaient être spécifiquement orientales : la patience, la tolérance, la générosité, la loyauté, le sens de la justice, l'amour des animaux, etc. La littérature des cinquante dernières années, même si elle reprend parfois certains des thèmes chers aux écrivains romantiques, donne dans l'ensemble un tout autre son de cloche. Vu par Georges Duhamel, le Turc du XX^e siècle ne se distingue pratiquement pas de l'Européen : il a les mêmes caractères physiques que lui (« il ne peut pas ne pas faire songer aux Français du plateau central ou des provinces du Sud »), il se réclame des mêmes valeurs, témoigne des mêmes préférences esthétiques (Mozart, Rodin, Picasso), etc. Emporté par son enthousiasme pour une révolution en pleine marche, l'auteur de la *Chronique des Pasquier* a assurément quelque peu forcé la dose. Mais sa façon de voir est bien, à certaines nuances près, celle de la plupart des observateurs contemporains.

Reste à savoir, bien entendu, ce qu'il faut penser de tous ces jugements portés sur le peuple turc. Parmi les divers portraits tracés par les voyageurs du XIX^e siècle, quels sont ceux qui doivent être considérés comme les plus ressemblants? Qu'y a-t-il de vrai dans les clichés véhiculés par les guides touristiques? Les Turcs d'aujourd'hui sont-ils aussi différents de ceux d'hier que certains le disent? Autant de questions qu'il est difficile d'esquiver.

Mais comment y répondre sans faire intervenir sa propre subjectivité, ses propres partis pris? De nombreux chercheurs ont tenté au cours de ces dernières années de cerner scientifiquement, par les méthodes de la sociologie, les principaux traits de caractère du peuple turc. Une des enquêtes les plus intéressantes est celle qui a été menée vers 1970 par un enseignant de l'Université d'Ankara, Mahmut Tezcan²⁸. Cette enquête, basée sur les réponses fournies par un échantillonnage de deux cents jeunes gens appartenant à toutes les catégories sociales, visait à définir comment les Turcs se voyaient eux-mêmes. Les personnes interrogées devaient, à partir d'une nomenclature d'une soixantaine de traits distinctifs, choisir ceux qui leur semblaient s'appliquer le mieux à leurs concitoyens. Les résultats obtenus par M. Tezcan sont éminemment significatifs. En tête de liste, on trouve l'attachement aux traditions (87,5% des réponses enregistrées), l'honnêteté (78,5%), l'hospitalité (77,5%), l'amour de la patrie (74,8%), la générosité (73%), la fidélité aux liens familiaux (67,5%), le respect des hiérarchies (68%), l'intelligence, le courage (65,5%), l'amour de la liberté (61%). Le portrait est, bien entendu, flatteur. Il est intéressant, toutefois de noter qu'on retrouve dans cette énumération à peu près les mêmes traits de caractère que ceux signalés au XIX^e siècle par des voyageurs tels que Lamartine ou Gérard de Nerval. Seuls manquent à l'appel la tolérance (sans doute parce qu'il ne s'agit plus d'un problème d'actualité) et l'amour des animaux (ce critère semble avoir été omis par les enquêteurs). Les traits négatifs viennent beaucoup plus loin dans la liste: en premier lieu on trouve la religiosité excessive (39,5% des réponses enregistrées),

²⁸ Mahmut Tezcan, *Türklerle ilgili stereotipler ve Türk değerleri üzerine bir deneme* (Les stéréotypes concernant les Turcs et un essai sur les valeurs turques), Ankara: Ankara ün. Eğitim Fak. yayınları, 1974.

puis apparaissent dans l'ordre la paresse (35%), l'orgueil (34,5%), la sensualité (32%), l'ignorance (30%), la jalousie (28%), l'agressivité (28%). Là encore, nous sommes assez près des indications données par les observateurs étrangers du XIX^e siècle.

L'enquête de M. Tezcan semble indiquer, en somme, que les Turcs d'aujourd'hui se différencient moins de leurs ancêtres d'il y a quelques générations qu'on pourrait le penser à la lecture d'ouvrages comme celui de Georges Duhamel. Le portrait-robot du Turc moderne, tel qu'il ressort des tableaux statistiques, offre de grandes ressemblances avec les appréciations toutes subjectives d'un Lamartine. Certes, on voit pointer dans les réponses enregistrées par M. Tezcan un certain nombre de valeurs «modernes»: le pacifisme, l'idéalisme, l'esprit pratique, l'amour des sciences, l'amour du sport, le savoir-faire commercial, le progressisme. Mais ces valeurs font, dans l'ensemble, des scores nettement moins bons (entre 20 et 30% des réponses, sauf pour le pacifisme qui, avec 50,5% des réponses se rapproche des maxima) que les valeurs que l'on peut considérer comme «traditionnelles».

L'étude de M. Tezcan ne retient pas seulement l'attention parce qu'elle met en évidence la relative permanence d'un modèle culturel. Elle présente également l'intérêt de montrer que les Turcs se font d'eux-mêmes une image relativement nuancée. Assurément, nous l'avons déjà souligné, les personnes interrogées ont attribué à leurs concitoyens plus de qualités que de défauts. Rien de plus naturel. Mais il est néanmoins frappant de constater que bien de mauvais penchants (du reste assez sympathiques) figurent en assez bonne place dans leur nomenclature. Une telle lucidité, c'est sans conteste plutôt bon signe.

* * *

Dans les pages qui précèdent, il nous est arrivé plus d'une fois de souligner les insuffisances de la littérature touristique consacrée à la Turquie. Il serait absurde cependant d'adopter à son endroit une attitude de défiance systématique. En fait, nous l'avons vu, bien des ouvrages d'hier et d'aujourd'hui donnent de la Turquie et de son peuple une image relativement fidèle. Les voyages de Lamartine, de Gérard de Nerval, de Théophile Gautier ont largement contribué

au siècle dernier — à côté d'une foule de livres moins « populaires » — à une meilleure connaissance de l'Empire ottoman en Europe. Bon nombre d'œuvres récentes offrent de même des aperçus fort pertinents sur le monde turc.

Pourtant, malgré les multiples sources d'information dont il dispose, l'Occidental moyen continue, en ce dernier quart du XX^e siècle, d'envisager la Turquie sous des couleurs passablement baroques. Ce penchant pour l'exotisme ne date pas d'hier. Dans les *Lettres persanes*, Montesquieu décrit avec une mordante ironie les attroupements de badauds provoqués à Paris, par deux Persans de passage, Rica et Uzbek. Pour échapper à cette extravagante curiosité, un des voyageurs, Rica, avait dû se résoudre à quitter son habit oriental. Inutile de dire que le stratagème avait fort bien réussi. Presque trop bien... « Libre de tous les ornements étrangers », lit-on dans la correspondance du malheureux Persan, « je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche; mais si quelqu'un par hasard apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement: 'Ah! ah! monsieur est Persan! c'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Persan?' »²⁹.

Le Turc d'aujourd'hui se trouve à peu près dans la même situation que le célèbre héros de Montesquieu. Dépouillé de ses atours orientaux, profondément engagé depuis la révolution kémaliste dans la voie de l'occidentalisation et des modes de vie « modernes », il ressemble chaque jour davantage à Monsieur tout-le-monde. Lorsqu'il se promène dans les rues de Paris, nul ne fait désormais attention à lui. Il passe totalement inaperçu. Son apparence est celle d'un Occidental à part entière. Mais, que quelqu'un par hasard apprenne à la compagnie qu'il est Turc et c'est autour de lui, plus souvent qu'on pourrait le penser, un singulier bourdonnement: Ah! Ah! monsieur est Turc! C'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Turc?

²⁹ Montesquieu, *Lettres persanes*, lettre XXX.

SUMMARY

When considering the history of European tourism in Turkey such as it has been practised since the beginning of the XIXth century and up to our time, one cannot fail to be surprised by the spectacular transformations in the travel conditions. During the romantic period, an «exploratory» journey in Turkey was scheduled over a minimum period of four to five months. Naturally, this enabled the tourist to acquire a much better knowledge of the East than the superficial views gleaned by the present day holiday-makers during their flash incursions. Last century travellers were not only more generous of their time but also, as a rule, better prepared for their journey. Very often, they endeavoured before, during and after such ventures to obtain information from books and other sources on the far-away land. Nevertheless, a careful analysis of narrations and guide-books goes to show that the XIXth century tourists were attracted — like those of today — by anachronisms and stereotypes. To illustrate our point, we refer to the reputed guide-books of the *Collection Joanne* which take up at the end of the XIXth century the themes and descriptions that Theophile Gautier had exploited in his *Constantinople* published in 1853. It is even more astonishing to find the same topics in the *Guides Bleus* published after the Second World War. It is only in 1958 that a modernized volume of *Turquie* was published in this collection.

In short, travel narrations and guide books give out as much information on the prejudices and misunderstandings of their authors as on the social realities they purport to describe. Thus, in the XIXth century, certain travellers — for instance Chateaubriand — made out of a journey narration a real weapon against «Turkish oppression». However, turcophobia — a by-product of philhellenism, a fashion of that period among the literary and political elites of Europe — was to be replaced from the 1830's on by better balanced concepts and sometimes even, as in the case of Lamartine, Gautier, G. de Nerval, Loti, etc. by active friendliness.

JOURNAL ASIATIQUE

TOME CCLXX

1982

NUMÉRO 3-4

SOMMAIRE

A. CAQUOT, <i>Georges Vajda</i>	225
G. VAJDA, <i>Trois manuscrits de la bibliothèque du savant damascain Yūsuf ibn 'Abd al-Hādī</i>	229
Ph. GIGNOUX, <i>Éléments de prosopographie de quelques Mōbads sasanides</i>	257
R. GYSELEN, <i>À propos d'un toponyme sasanide</i>	271
A. M. PIEMONTESE, <i>Les fonds de manuscrits persans conservés dans les bibliothèques d'Italie</i>	273
A. KROELL, <i>Douze lettres de Jean Chardin</i>	295
P. DUMONT, <i>Le voyage en Turquie. Du touriste romantique au vacancier d'aujourd'hui</i>	339
E. TIFFOU et Y. C. MORIN, <i>Étude sur les couleurs en hourouchaski</i>	363
A. COUTURE, <i>Campement de bouviers et forêts dans trois versions anciennes du mythe d'enfance de Kṛṣṇa</i>	385
K. BHATTACHARYA, <i>Le Siddhāntalakṣaṇaprakaraṇa du Tattvacintāmaṇi de Gaṅgeśa avec la Dīdhiṭi de Raghunātha Śiromaṇi et la Ṭika de Jagadīśa Tar-kālaṃkāra (suite)</i>	401
Chroniques et études bibliographiques:	
R. CURIEL et R. GYSELEN, <i>À propos de numismatique iranienne</i>	415

Société Asiatique (1981-1982), p. 427.

Changements survenus dans la liste des membres de la Société, p. 437.

Bibliothèque: Ouvrages reçus (1981-1982), p. 439. Périodiques (1981-1982), p. 455.